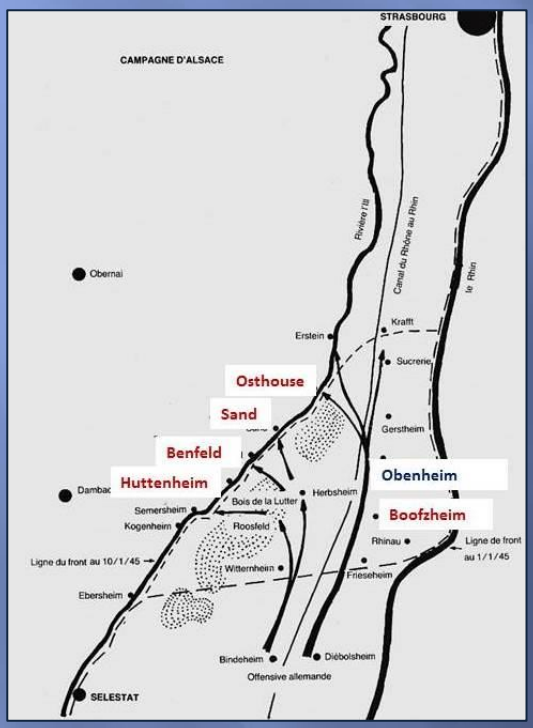
VILLES & VILLAGES LIBRES 1ère D.F.L
Franche - Comté
Alsace
Rhône Bourgogne
Provence
Alpes Authion
70ème Anniversaire 1944-45 2014-2015

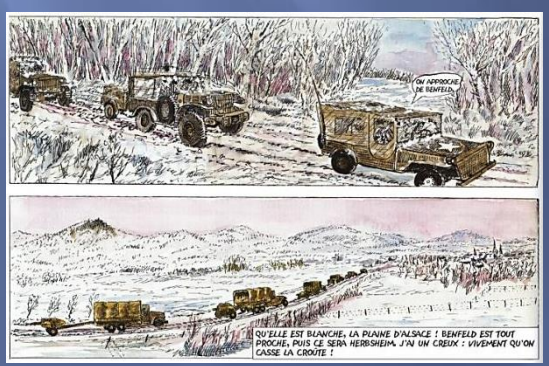
7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald : le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Si les Allemands n'ont pu s'emparer par surprise des passages de l'Ill fortement tenus, ils ont réussi à pénétrer dans la partie Ouest de l'entonnoir et à couper de leurs arrières la principale ligne de résistance bordant le Rhin. La Division fait une nouvelle tentative le 8 janvier pour dégager le Bataillon de Marche 24 : le Bataillon de Marche XI et des chars du C.C.5 sont concentrés sur l'axe Sand-Obenheim, et une Compagnie du B.M. 24 doit venir à leur rencontre jusqu'au pont du canal. Mais les chars lourds *Jagdpanther* et *Tigre* de la Brigade Feldherrnalle surclassent nettement ceux des Français, l'opération échoue. L'investissement ennemi va alors se resserrer sur Herbsheim et Obenheim, pris au piège...

Général GARBAY
Commandant la 1ère D.F.L.





Ill. : Xavier Zicchina

CHRONOLOGIE

7 janvier 1945

- Le R.A. est à Boofzheim *(récit de Jacques Mantoux)*
- Le Cdt Coffinier (B.M. 24) fait replier sur Boffzheim les avant-postes de Friesenheim et de Rhinau. Le Bataillon de Marche 24 est isolé à 7 km de l'Ill

8 Janvier 1945

- Le 11ème Cuirassiers est à Huttenheim *(Récit de Gérard Galland)*
- Les Allemands attaquent le pont de Sand *(Récit de Bertrand Châtel, R.F.M.)*
- Le Bataillon de Marche XI est ramené de Barr pour tenter de dégager le B.M. 24 *(Ostheim , premier récit de Louis Cruciani)*
  Matin : la 1ère sortie à Osthouse des blindés et du B.M.21 tourne court
  Après-midi : seconde sortie du Groupement Bourgin et du B.M. XI : la colonne de Sand (7ème Cie et blindés) est bloquée au Pfifferwald - La colonne d'Osthouse (2 Cies et blindés) traverse la forêt et atteint le canal à 17h puis reçoit l'ordre de se replier : elle rentre à Osthouse à 19h sans la 6ème Cie *(Premier récit de Jean TREMEAU)*
- Après l'échec du B.M. XI, le Commandant Coffinier propose le repli du B.M. 24 vers Gerstheim
- 20h : ordre de repli du B.M. 24 de Boofzheim sur Obenheim cependant, De Lattre refuse son transfert vers Gerstheim

9 Janvier 1945

- 9h30 : Nouvelle tentative pour dégager le B.M. 24 - Le B.M. XI et les chars du C.C.5 sont concentrés sur l'axe Sand - Obenheim ;
- 10h : La Cie Charlet (B.M. 24) sort d'Obenheim pour venir à leur rencontre
- B.M. XI : les 5ème et 6ème Compagnies nettoient les bois du Pfifferwald puis se heurtent aux chars allemands
  Au Sud, la 7ème Cie contourne la résistance et glisse vers le Nord derrière les 2 autres Compagnies. Au soir, le B.M. XI est regroupé au Pfifferwald *(Seconds récits de Louis Cruciani et Jean TREMEAU)*
- Les B.M. XI et 24 ne sont qu'à 1.500 m l'un de l'autre mais ne parviennent pas à se rejoindre. Le B.M. 24 se replie de nuit sur Obenheim.
  Attaque à la nuit tombante sur le B.M. XI , bloquant son P.C. dans Ehl. Ordre de repli de toute la colonne à l'abri de l'Ill. Les 3 Cies refluent vers Ehl. *(Seconds récits de Louis Cruciani et Jean TREMEAU)*
  Seule une partie de la 7ème Cie ne rejoindra Sand que dans la nuit.
- Le B.M. 24 reste seul dans Obenheim

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

SOUVENIRS D'UN HABITANT DE SAND
Gérard HURSTEL

« ... Hélas, avec l'opération « *Nordwind* », dernier sursaut lancé le 31 décembre 1944, Hitler engage une offensive dans les Ardennes. La 2ème D.B. est alors appelée pour porter secours aux troupes alliées. Elle est remplacée par la 1ère Armée française venant du Sud de l'Alsace et commandée par le Général De Lattre De Tassigny. Hitler a pour objectif de reprendre Strasbourg.

Ce mouvement de troupes est exploité par les Allemands qui parviennent à traverser les lignes alliées et foncent avec leurs chars vers Strasbourg. Tous les ponts de l'ILL - qui sont d'ailleurs des ponts de bois - sont à nouveau détruits, ce qui empêche leur franchissement et l'avancée allemande est stoppée de justesse à ERSTEIN-KRAFFT. Alors qu'au Nord de STRASBOURG, les batailles font rage, les Allemands sont parvenus jusqu'au village de La WANTZENAU.

Il est 14h le 31 décembre 1944, et nous sommes dans la cuisine, lorsque soudain ma sœur Madeleine s'écrie : « *Regardez le clocher !*» . Nous apercevons des explosions, feux et fumée sortant des volets. Nous entendons l'arrivée des obus dans un bruit caractéristique, comme un bruissement et l'impact suivi de sons de cloche provenant des éclats qui frappent celles-ci. J'estime qu'il y a eu une dizaine de tirs. Comme les éclats volent de partout, nous avons fermé les volets. Cette attaque dans notre village de SAND fait partie des premiers signes de l'offensive allemande destinée à reprendre STRASBOURG.

Notre RIED est à nouveau envahi par les soldats allemands. Les villages longeant l'ILL sont évacués.

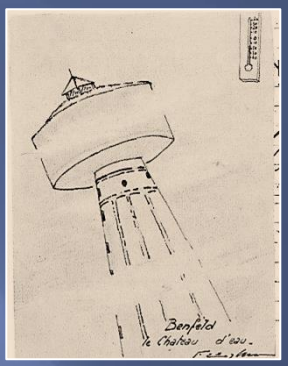
La Wehrmacht occupe le RIED et tire sporadiquement sur les villages limitrophes de l'ILL, obligeant ainsi l'évacuation de la population qui trouve refuge dans les villes et villages du vignoble du Piémont.

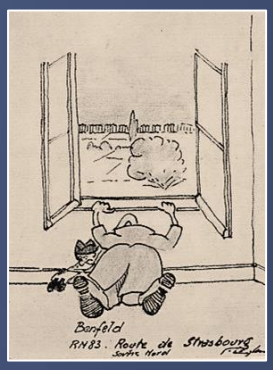
Une section de Fusiliers-Marins appartenant à la 1ère Armée a pris ses quartiers dans notre village. Ils ont installé des canons antichars sur la route nationale, l'un au Sud, l'autre au Nord de SAND.

Plusieurs de ces militaires logeaient chez nous. Puis les habitants ont dû évacuer le village. En poste sur la route, un de nos soldats arrête une camionnette appartenant à l'Electricité de STRASBOURG et lui demande, vu le danger, de rebrousser chemin.

Il fit monter mon père et moi pour nous conduire chez notre tante à BISCHHEIM. Arrivés à STRASBOURG, nous avons vu s'ériger des barricades, des tramways renversés sont remplis de sable et de galets du Rhin.

Ma mère et ma sœur Madeleine sont parties à pied, avec la charrette, pour rejoindre une tante à GRAFFENSTADEN. Evitant la route nationale, elles prennent la route vers WESTHOUSE pour bifurquer et longer les villages de la SCHEER. A ce moment-là, BENFELD est sous le feu des artilleurs allemands. Elles ont alors vu tomber le clocher de l'église catholique.





Le Château d'eau de Benfeld qui servait d'observatoire au 1er R.A. du 8 au 13 janvier 1945. Ill. François Engelbach - Source : Fondation B.M. 24 Obenheim

La ville de BENFELD, comme les villages riverains, a subi de gros dégâts. Ce sont surtout les incendies qui ont causé les plus gros ravages. La population étant évacuée, il n'y a personne pour combattre le feu qui se propage de maison en maison.

HERBSHEIM a subi une deuxième destruction puisqu'une batterie d'artillerie postée derrière la ZEMBS a dû faire front face aux chars allemands. Les artilleurs ont livré une résistance héroïque, mais ont dû se replier pour éviter l'encerclement inévitable.

Ville et villages situés dans et à l'extérieur de la poche de Colmar sont détruits surtout par les tirs d'artillerie tirés des deux côtés.

Enfin, la poche de Colmar cède, l'ennemi est bouté hors de l'Alsace.

La bataille prend fin le 25 janvier 1945, les Allemands sont définitivement repoussés, de leur côté du Rhin.

Hitler a ordonné la fin de cette ultime offensive en France, ayant dû admettre son inutilité ».

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Le 8 Janvier 1945 à HUTTENHEIM

Gérard GALLAND, 11ème Cuirassiers

« Les combats font rage. Tour à tour, tous les pelotons du 11ème Cuirassiers sont obligés de repousser de nouvelles attaques qui viennent de tous les côtés. Encerclés, les blindés viennent à la rescousse. Les Allemands sont partout dans nos lignes, cela n'a rien d'étonnant car celles-ci sont discontinues. Avec un seul peloton de trente-deux hommes pour quatre kilomètres de front, comment pourrions-nous arrêter ce flot continu d'ennemis. Une chose est certaine, sans les blindés des deux régiments de cavalerie de la Division, nous n'aurions jamais pu tenir.

Lorsqu'un semblant de calme est revenu, l'Etat-major divisionnaire nous fait changer de secteur. Il faut renforcer la défense de BENFELD et de HUTTENHEIM. Nous retournons dans ce dernier bourg. Mon escouade s'installe dans un café. Le poêle en faïence diffuse une chaleur bienfaisante.

C'est le lendemain, c'est à dire le 8 janvier, que j'ai assisté à un drame qui m'a bouleversé.

La nuit avait été relativement calme. Les artilleurs ennemis ne s'étaient pas encore manifestés. Le matin, je sortis pour prendre l'air. C'était un matin calme. Le ciel, pour une fois, était dégagé. Dans l'aube naissante je constatais que je n'étais pas seul dehors. Sur une petite place, non loin de moi, je vis une enfant, bien emmitouflée dans un genre d'anorak *(je me souviens même sa couleur qui était verte)* et, sur la tête, un bonnet bicolore à pompons. Elle devait avoir dans six à huit ans. Couchée sur sa luge, elle essayait de glisser sur la neige devenue glace. C'est à ce moment, sans avoir entendu de bruit annonciateur, qu'une salve d'obus s'abattit sur la place. Je m'étais plaqué contre le mur de l'auberge, plus par réflexe que par instinct. Je ne vis plus la petite fille. La place était vide. A sa place il n'y avait que trois impacts d'obus qui avaient entamé légèrement le sol gelé, ne laissant que des traces noirâtres en étoiles. Plus de petite fille, plus de luge, il ne reste que quelques morceaux d'étoffe verte. J'ai été durablement impressionné par ce souvenir. C'est encore une innocente enfant tuée par la folie des hommes.

Nous avions reçu l'ordre de tuer tous les chiens-loups que nous rencontrerions. La raison en était simple, les Allemands les utilisaient comme agent de liaison avec des Alsaciens favorables au parti nazi. Ces derniers renseignaient les Allemands sur les positions que nous tenions. Nous espérions qu'il n'y avait que peu de ce type de citoyens, mais, malheureusement ils existaient.

Le même jour où s'est produit la mort de cette jeune enfant, n'étant pas de garde pendant quatre heures, je circulais dans les rues de HUTTENHEIM, bien décidé à faire un *"carton"* sur un chien-loup. Je n'en ai pas vu. Au fond, je n'étais pas mécontent, car en y réfléchissant, il m'aurait été pénible de blesser cet animal de rencontre. En effet, j'étais très maladroit au fusil. Mes camarades disaient de moi que *"je raterais une vache dans un couloir"*, ce que je reconnaissais bien volontiers.

Vers les 15h, nous changeons de position. Nous n'allons pas loin. Les 1er et 2ème pelotons doivent se déplacer entre BENFELD et HUTTENHEIM, l'un à l'usine Kuhlmann et l'autre dans la maison de l'éclusier sur L'Ill. Quant au 3ème il restera à HUTTENHEIM même avec le P.C. régimentaire.

NOUS TRAVERSONS BENFELD, PETITE VILLE TRÈS AGRÉABLE, TYPIQUE ET PITTORESQUE.

Ill. : Xavier Zicchina

Depuis deux jours de combat, nous avons eu 7 blessés dont un grave, et 3 disparus. On a dénombré 12 morts parmi les assaillants et de nombreux prisonniers.

Il faut dire que nous ne sommes pas allés plus loin que nos positions et ne savons pas les véritables dégâts que nous avons faits aux Allemands. La récupération d'armes de guerre est impressionnante. Outre trois mitrailleuses, nous avons plusieurs dizaines de fusils Mauser, des mitraillettes M.P. 44, de modèles récents.

En ce lundi 8 janvier, pendant que nous tenons devant BENFELD et HUTTENHEIM, non loin de nos positions, les marsouins du B.M. 24 sont attaqués de tous les côtés. Les Allemands voudront forcer le passage de l'Ill à OBENHEIM. Il faut se rappeler que la 2ème compagnie du B.M. 24 est en majorité constituée d'anciens maquisards du Vercors. Ce sont les gars du C11 qui défendaient le col du Rousset ».

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

BOOFZHEIM, 7 ET 8 JANVIER 1945
Jacques MANTOUX ,
1er Régiment d'Artillerie

« Le 7 janvier avant l'aube, nous sommes tirés de notre sommeil par une canonnade lourde et subite, dirigée droit sur BOOFZHEIM. Alerte générale : au milieu de cet énorme bombardement, je monte au clocher, d'où je ne vois d'abord pas grand-chose.
Il faut situer mon observatoire. Le clocher du temple de BOOFZHEIM est une lourde tour carrée, dans laquelle, passé des escaliers en bois, on se retrouve dans un haut espace évidé avant d'atteindre la plate-forme des cloches et les épais entrecroisements de poutres qui soutiennent cloches et toiture. Dans ce vide d'au moins 8 mètres, c'était une forte échelle fixe qu'on empruntait pour monter et descendre. Là-haut, j'avais mon poste radio et ses batteries. Il fallait une gymnastique pour passer entre (ou sous) les grosses poutres enchevêtrées de la charpente. Orientées aux points cardinaux, les façades comportaient, au niveau des cloches, ces sortes de grandes persiennes dites « *abat-sons* » qu'on voit souvent aux clochers : elles étaient, ici, en tôle, c'est entre ces lames de tôle qu'on observait à la jumelle.

C.P. : Bernard Chenal
Source

Très vite pourtant, des coureurs haletants arrivent du Sud au poste de commandement de la Compagnie et les liaisons radio nous reliant à OBENHEIM où se trouvent le P.C. du Bataillon, et sur mon réseau, Francis Rougé corrobore : une offensive allemande, emmenée par des forces blindées, progresse entre nous et les positions voisines (HERBSHEIM où se trouve la 3ème Batterie, SAND où sont les 4ème et 5ème) et vers nos arrières. Elle se dirige droit vers Strasbourg par de petites routes.
De mon clocher, gêné par les nombreux rideaux d'arbres éparpillés dans la plaine, je ne vois encore rien.

De BENFELD, le Commandant JONAS avise par radio LUFLADE d'essayer de faire revenir au moins un de ses deux Officiers par l'unique route encore utilisable qui, d'OBENHEIM, remonte à STRASBOURG par KRAFFT et ERSTEIN. C'est moi qui serai ramené en arrière.

Commandant Paul JONAS - C.P. : Ordre de la Libération

Il est huit heures. J'hésite à abandonner une mission probablement utile et dans une situation pareille. Quelques autres hésitations s'en mêlent du reste à OBENHEIM même. A dix heures, les Allemands ont atteint KRAFFT par l'Ouest et l'unique route est coupée. Pris entre l'arc de cercle allemand et le Rhin, nous sommes encerclés.
Les deux journées du 7 et du 8 janvier sont harassantes. Les nouvelles de l'extérieur sont rares, sinon que notre front est attaqué partout. La canonnade s'amplifie et s'entend au loin. Les avant-postes au Sud de BOOFZHEIM sont malmenés, évacuent des blessés sur le village. Certains tombent en chemin. Les rescapés parlent d'hommes en blanc, complètement invisibles sur la neige où ils progressent en rampant.
Par moments, j'entends le bruit lourd du mouvement de chars, à l'Ouest : un peloton d'infanterie en arrive en courant, nous avisant que les Allemands se rabattent maintenant de là vers nous. A quelque 200 mètres dans cette direction se trouve le canal de l'ILL Nord-Sud et un pont l'enjambant sur la route d'HERBSHEIM.
Pendant un moment, le canal et le pont sont abandonnés, et il n'y a aucun défenseur au-delà des dernières maisons du village.
Mais l'infanterie réagit et de mon clocher, je vois des fantassins progresser de nouveau, par bonds, lentement, vers le pont.
Hélas, les Allemands qui ont dû atteindre l'autre rive du canal bombardent maintenant de tirs de mortiers.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

J'enrage, là-haut, de ne rien voir d'utile, jusqu'à ce qu'enfin je voie une colonne de trois ou quatre gros chars: et une voiture de commandement, s'immobiliser en pleine vue, sur le chemin de halage du canal. D'urgence, je demande l'intervention de l'aviation sur ces chars et je fais tirer mes propres canons sur la voiture. J'ai la chance de la voir prendre feu sous mon tir, mais les chars s'éclipsent vers le Nord, sans dommage. Décidément, c'est difficile de faire intervenir rapidement des moyens extérieurs à la Division.

Le soir, l'atmosphère dans la grange est lourde, tendue. Il y a un nombre croissant de grands blessés, couchés. En tout, un infirmier avec des antiseptiques et des pansements, ni médecin, ni chirurgien. Un soldat couché à côté de moi a une main affreusement mutilée, sans doute par une explosion à bout portant, tous les tendons sont à découvert dans une plaie étendue qu'on n'a pas voulu bander de peur que les pansements collent ; il ne se plaint pas... Il sait *(nous aussi)* que, pour le moment, on n'évacue plus personne sur OBENHEIM ; d'ailleurs, les moyens là-bas sont-ils meilleurs ?...
Le bombardement continue, sporadique. La sécurité de nous tous dépend de quelques dizaines d'hommes couchés dans la neige autour du village, veillant dans le noir, et n'ayant que leurs jambes et quelques téléphones pour communiquer avec le P.C. de Compagnie. Il fait largement -10°C. Heureusement, le ravitaillement reste suffisant, mais pour combien de temps ? Les villageois ne cachent pas leur inquiétude. Ils songent aux règlements de compte terribles qui suivraient une reprise de BOOFZHEIM par les Allemands, et qui frapperaient ceux qui ont pavoisé depuis la libération de fin novembre et qui nous ont aidés encore maintenant. Ils se taisent, les pauvres, et rasent les murs.
Le 8 janvier, c'est à peu près pareil. Par radio, on nous parle, à mots couverts, d'une opération en cours de montage pour tenter de nous dégager. De notre côté, l'Infanterie est chargée de progresser de son mieux vers le canal, car les secours que nous espérons viendraient par là.
Mais, arrosés de nouveau d'obus de mortier que je vois d'en haut exploser autour d'eux, les fantassins restent cloués à mi-chemin sur le sol gelé en profondeur où il est hors de question de creuser des trous de protection.

1er janvier 1945. De gauche à droite :
Lieutenant Etienne MANTOUX, observateur en avion à la Division Leclerc (Forces Aériennes Françaises Libres)
et le Sous-lieutenant Jacques MANTOUX, observateur à la 5ème batterie du 1er Régiment d'Artillerie (1ère D.F.L.)

Et de l'autre côté, si nous entendons pendant quelque temps une canonnade intense, nous ne verrons pourtant rien venir.
Dans l'après-midi, il faut se rendre à l'évidence : dans la poche formée par OBENHEIM et BOOFZHEIM, BOOFZHEIM - le poste plus avancé des deux - est l'objet d'une manœuvre d'encerclement à part.
Des détachements ennemis ont réussi, semble-t-il, à atteindre un bois qui n'est qu'à 200 ou 300 mètres de la route reliant les deux villages, en progressant entre BOOFZHEIM et le RHIN, un secteur où nous n'avions personne.

Nous recevons d'OBENHEIM l'ordre de nous replier sur OBENHEIM même, à la faveur de la nuit. Pendant mes dernières heures de faction en haut du clocher, les bombardements se concentrent sur le village.
Certains obus explosent si près que j'entends les éclats siffler et rebondir sur la façade. Soudain, l'un d'eux frappe une des lames métalliques des abat-sons juste devant moi et je sens un choc dans le haut de ma mâchoire : y portant ma main, je trouve un petit éclat de l'abat-son même, arraché et projeté par le passage d'un éclat d'obus, littéralement fiché entre mes deux incisives du milieu ! Aucun dommage, mais quelle chance d'avoir eu les lèvres entrouvertes juste à cet instant... Un peu plus tard, je perçois une nouvelle sorte de tir, à grande vitesse, passant au ras de la façade du clocher : sûrement un char tirant à vue pour le démolir.
Le deuxième coup déchire l'air si près que je n'attends pas le troisième.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Abandonnant radio et tout, je me jette dans la grande échelle de bois verticale ; là, pour la première fois, ma jambe, accidentée au ski à Pâques 1939 et incomplètement remise, risque de me mettre en danger car je ne peux descendre les barreaux qu'un à un...

Alors, sans hésiter, je me jette dans le vide, ne me retenant que par les paumes des mains aux montants latéraux. J'atterris lourdement au palier intermédiaire, les mains en feu... Le déplacement de nuit, organisé strictement, est impressionnant. Les tirs ont cessé partout et les points d'appui extérieurs, repliés, ont subitement multiplié les effectifs qui se rassemblent dans la Grand-rue. Passé minuit, dans un grand silence et une obscurité complète, tous les mouvements commencent sur la pointe des pieds.

Le grand ordre déployé à tous les échelons semble remettre un peu de moral parmi la troupe.

Chaque voiture partait au ralenti, et au pas, pour rester dans la colonne et faire le moins de bruit possible. C'était vraiment une colonne d'ombres qui s'étirait maintenant sur la route d'OBENHEIM, distant de peut-être 3 kilomètres. Ma *Jeep,* que je conduisais avec GROLLIER à ma droite, était surchargée d'équipements. Nous portions tous le casque depuis le 7 janvier et mon arme était le pistolet américain réglementaire. Je n'avais derrière moi qu'une ultime patrouille serre-file avec, à sa tête, un garçon de valeur avec qui je venais en deux jours de lier une camaraderie solide, le Lieutenant VILLAIN.

Il fallait faire très attention, car on roulait sur une route étroite, sans feux, à côté de la colonne d'hommes à pied et la route était complètement enneigée et glacée.

Au premier kilomètre, en passant un petit pont, je me trouve secoué par un grand choc : ma *Jeep* vient de buter sec contre un obstacle et s'est arrêtée, penchant à gauche, où je découvre le vide. Un obus avait dû faire s'écrouler un morceau de chaussée et de pont à cet endroit. Ma roue avant était passée je ne sais comment, mais pour le reste ! Je suis descendu avec difficulté et avec l'aide de fantassins obligeants, on arrive à tirer la *Jeep* de côté, heureusement intacte. Le temps de le faire et nous sommes déjà seuls, loin derrière la colonne et juste à la hauteur du bois occupé par les Allemands ; à 200 mètres à l'Est, je remets en route, tout doucement. Nous rejoignons la queue de colonne, fantassins compris.

Et on arrive, enfin, à OBENHEIM.

Rapidement, on s'aperçoit que la situation n'y est pas meilleure.

J'arrive à retrouver Francis ROUGE qui couche dans la cave solide d'une maison de la place du village, à peu près en face de la Mairie.

Il m'y invite et j'y descends avec lui ma cantine et mon lit pliant. Tout est calme et vers quatre heures, nous dormons, ne nous réveillant qu'à huit heures, tout surpris d'une telle aubaine. Nos logeurs, Alsaciens typiques, nous paraissent braves et nous préparent même notre petit déjeuner avec nos provisions de combat : le ravitaillement local est, lui, problématique ».

Jacques MANTOUX, 1er Régiment d'Artillerie

A OSTHEIM, du 5 au 7 Janvier 1945
Louis CRUCIANI, B.M. XI

« Le 30 décembre, nous arrivons à ORTONCOURT, tout est gelé. Le 1er janvier, des camions viennent nous chercher et nous déposent dans la région d'EPFIG ; froid et boue. Ma section s'installe en avant de SAINTE-MARGUERITE, en point d'appui.

Le lendemain, nous changeons d'emplacement pour nous porter dans un vignoble. Les ordres ne paraissent pas précis et nous changeons encore d'emplacement.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu des bruits de bataille dans la journée ; la nuit, des « *katchouka* » envoient quelques salves, loin devant nous de fortes explosions. Il fait de plus en plus froid.

Le 5 janvier, ma Compagnie est dirigée sur OSTHEIM. Le trajet de jour se fait dans une région qui s'avère de plus en plus désertique au fur et à mesure que nous approchons la région d'OSTHEIM. Seuls quelques engins blindés, zébrés de peinture blanche, sont aperçus, montant la garde ça et là.

Après avoir attendu la nuit, nous rejoignons OSTHEIM à pied, l'itinéraire d'accès étant impraticable de jour du fait qu'entièrement aux vues de l'ennemi.

Nous tenons la partie de village bâtie sur la rive gauche de la FECHT, la rive droite étant tenue par les Allemands.

Les Américains que nous relevons sont pressés de s'en aller et les consignes sont vite passées.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Devant l'impressionnant stock de mines antichars et antipersonnel que nous laisse l'élément que nous relevons, je m'enquiers de savoir s'ils ont posé des mines : réponse négative.
La rue qu'occupe ma section fait une centaine de mètres de long et aboutit à la FECHT sans possibilité d'accès à la rive en face.
J'installe ma section, prends la liaison avec celle de gauche, du Sous-Lieutenant MOCHEL, puis fait une petite reconnaissance de terrain sur notre droite, que je sais inoccupée jusqu'à la route par laquelle nous avons accédé au village.
Je pose une dizaine de mines antipersonnel dans le jardin qui borde la FECHT sur notre droite ; les soldats RYME, FASQUELLE et un autre m'accompagnent.
Le lendemain, au lever du jour, je fais un tour d'horizon à la jumelle.
Côté allemand, devant nous, de l'autre côté de la FECHT, à une centaine de mètres, quelques grandes bâtisses paraissent être à usage industriel, aucun signe d'activité.
Sur notre droite, en amont et le long des berges, des petites prairies et jardinets avec enclos.
Je ne tarde pas à voir les deux repères matérialisant le rideau de mines posées la veille et me rends compte qu'une fois de plus un saint à dû prier pour nous car, quelques mètres à peine après l'endroit où j'ai posé la dernière mine, camouflés dans une haie, je vois des emballages de mines M2 que les américains avaient probablement mises en place à partir de ce point.
Sur notre gauche, la rue principale et, dans l'axe de celle-ci, de l'autre côté de la rivière, un clocher à moitié démoli dans lequel, aux dires des américains, se trouvait une mitrailleuse *« indestructible »*.

Le fait est que dans les trois ou quatre nuits qui ont suivi et au cours desquelles se faisaient tous les mouvements, ravitaillement, relèves, etc., avant ceux-ci, à la tombée de la nuit, un char venait s'embosser dans l'axe de la rue, à l'entrée du village et tirait quelques obus en direction du clocher, entraînant en cela la riposte de l'artillerie allemande, essentiellement sur la rue principale et les arrières du village.
Dans la matinée, nous eûmes à résoudre le problème de l'eau dans les maisons que nous occupions, les pompes étant gelées.

Ostheim en 1945
Source : www.63rdinfdiv.com

La Fecht à Ostheim
C.P. : Jean Muller
www.dna.fr

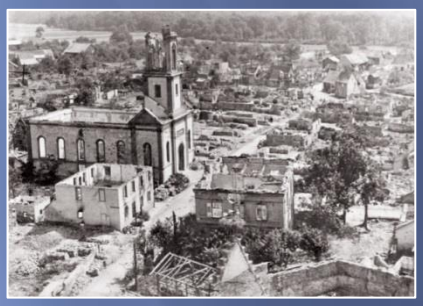
Par la suite, reconnaissance sur un pâté de maisons inoccupées sur la gauche de la rue ; quelques-unes ont reçu des obus ; dans une cave, une bière avec son occupant : il ne risque pas de déranger avec le froid qu'il fait !
Dans un rez-de-chaussée, nous *« libérons »* une truie qui jaillit d'une chambre où elle a dû passer quelques jours car tout y est sens dessus-dessous. Elle file vers la rive de la FECHT sans que nous ayons eu le temps de canaliser son itinéraire.
Dans l'après-midi, je reviendrai mettre quelques mines A.P. dans les passages entre les maisons des bords de rive ; l'effectif de la section ne permet pas d'assurer autrement sa sécurité dans ce secteur.
A ma souvenance, les deux artilleries, la nôtre et celle des ennemis, ne manifestaient pas trop d'agressivité, si ce n'était à la tombée de la nuit.
Le lendemain de notre arrivée, nous avons fêté l'anniversaire d'un soldat de mon petit groupe de commandement ; il y avait un brouillard dense et nous nous trouvions dans une maison à l'entrée de notre petite rue.
Un chuintement et une fusée éclairante sort du brouillard pour étaler son petit parachute au milieu de la rue principale : elle est suivie de quelques autres envoyées par un mortier allemand et qui chuintent dans le voisinage sans que l'on puisse les voir.
Pour ne pas être en reste avec nos vis-à-vis, j'envoie quelques fusées éclairantes de l'autre côté de la FECHT à l'aide d'un fusil lance-grenades qui dispose aussi d'une dotation de fusées éclairantes.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Le jeu s'arrête là car l'artillerie allemande nous envoie plusieurs salves de 150 qui ne font pas de victimes mais mettent le feu à plusieurs maisons de la rue principale, notre propre artillerie arrosant longuement le secteur devant le clocher.
Je vais vérifier les mines A.P. dans les parages du pâté de maisons devant nous.
Une patrouille effectuée dans la nuit nous fait découvrir un S.S. de belle taille, tué probablement depuis quelques jours alors qu'il enjambait une clôture de séparation d'enclos ; il ressemblait à un crucifié.
Une deuxième patrouille y amenait peu après le benjamin de la section, le soldat B., qui n'avait pas dix-huit ans et qui, la nuit, avait des terreurs.
Voilà en gros les quelques faits qui sont restés dans ma mémoire pendant ces deux ou trois jours passés dans un secteur particulièrement exposé où seule l'artillerie allemande nous a maintenus en haleine.
Nous sommes relevés dans la nuit du 7 au 8 janvier par les américains. Passage de consignes ; je leur laisse un croquis des éléments de mines posées. ».

Louis Cruciani, B.M. XI



Protégées par un char nos patrouilles combattent aux abords d'Ostheim

Pièce anti-char en action près d'Ostheim

« Le 9 janvier 1945
La bagarre se décide.
Les avions bombardent.
Les boches lâchent des parachutistes.
Les boches nous canardent avec leurs trains bleus. C'est un gros mortier à six tubes.
Cela hurle comme le cri du lion.
On demande un agent de liaison, je suis, comme volontaire, en même temps je reste à ma pièce.
Ce n'est pas de tout repos.
Cette nuit, au lieu de monter 2h de garde, je monte 5h1/2 sans arrêt, dans 60 cm de neige.
J'ai mal aux pieds.

Le 10 janvier 1945
J'apprends par le lieutenant qu'on est presque encerclés. Mais on ne perd pas le nord.
Les chars ont fait du boulot. Un officier de char est blessé en plein fouet par un obus de char.
Il a la joue enlevée, l'obus percute plus loin.
Les mitrailleuses crachent à plein tubes et les obus ne manquent pas.
On a alerte sur alerte ».

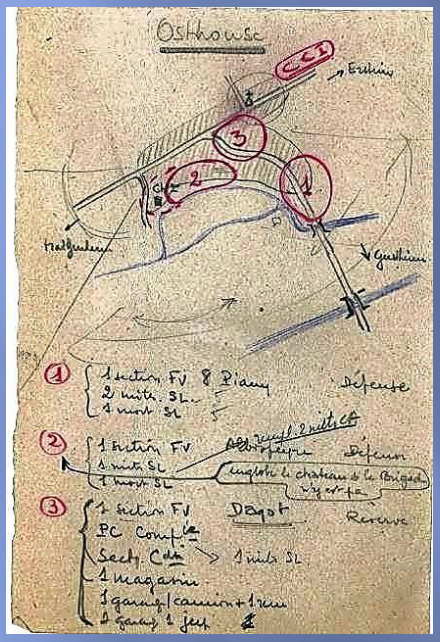
Carnet de route de René MARTEL, B.M. 21

A travers les temps, Ostheim, de par sa situation particulièrement exposée dans la plaine d'Alsace subit toutes sortes de vicissitudes : les luttes contre les mercenaires du XIV^{e} siècle, la guerre des Armagnacs, la guerre des Paysans, la guerre de Trente Ans, la guerre de Hollande, la guerre de 1870 et les conflits du XX^{e} siècle.
La Seconde Guerre mondiale est désastreuse pour Ostheim. Situé dans la Poche de Colmar, bombardé pendant près de deux mois, de novembre 1944 à janvier 1945, pour libérer un passage sur la rivière la Fecht (âprement défendue par les Allemands), Ostheim est détruit à 98%. Les deux églises, la mairie, les écoles, des entreprises industrielles, commerciales et artisanales forment un immense amas de ruines.
En reconnaissance, le 11 novembre 1948, Ostheim obtient la citation de la commune avec attribution de la Croix de Guerre avec étoile de vermeil.

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24



Le B.M. 21 à Osthouse - Croquis Yves Gras

Fantassins de la 1ère D.F.L. en Alsace

Ostheim en janvier 1945

7-8 JANVIER 1945 : VERS OSTHOUSE...
PREMIERE ATTAQUE POUR LA 6ème Cie
Jean TREMEAU, Bataillon de Marche XI

« Nous arrivons de Vendée, exactement de la poche de ROYAN encore tenue par les Allemands et que nous devions réduire. En G.M.C. nous avons traversé toute la France une deuxième fois en huit jours, le vent du plateau de Langres nous a gelés sur les camions découverts malgré les couvertures. A la tombée de la nuit ce sont les Vosges, les premiers villages incendiés par les Allemands. Entassés dans le G.M.C. du grand convoi de la D.F.L. nous sommes ankylosés, écrasés par les bagages qui s'écroulent parfois sur les jambes. En me penchant je puis voir la route qui s'échappe vers l'arrière, nous apercevons les premiers pignons de SCHIRMECK. C'est la nuit totale, des convois roulent de partout, tous feux éteints, les M.P. américains règlent la circulation et font appliquer le blackout à leur façon : coup de pistolet en l'air, c'est efficace on avance.

Etourdis, frigorifiés, fatigués nous échouons dans une cave immense du haut RIBEAUVILLE, RAPPORTSWEILER plutôt, comme l'indiquent les poteaux allemands noirs et jaunes. Nous avons le droit de dormir.

Les nouvelles, ou plutôt ce qui en transpire, ne sont pas bonnes. Les Allemands ont attaqué et doivent avancer dans certains endroits de l'Alsace. Nous sommes sur nos gardes, les Alsaciens ont peur, nous évacuons STRASBOURG, nous voyons défiler des gens avec leurs charrettes chargées de linge et de meubles. Je ne comprends pas ; pourquoi n'ont-ils pas confiance en nous ? Nous n'avons pas l'intention de reculer.

Et pourtant il paraît que là-bas ça va mal. La petite Alsacienne chez qui nous mangeons et qui porte des bottes de cuir rouge a bien dit que pour se battre contre les boches nous sommes bien jeunes et inexpérimentés, leurs troupes viennent de Russie et ils ont les S.S.

Lundi 8 janvier : toute la nuit nous veillons dans l'attente de camions et nous démarrons à deux heures du matin roulant sur la neige, tout est plat et blanc dans la nuit. Les rares villages, la campagne tout semble figé de froid et de crainte, nous allons vers le RHIN.

A KERZFELD nous descendons et commençons à décharger lorsqu'un contre-ordre arrive, il faut tout recharger sauf le paquetage de combat et en file indienne nous quittons à pied le village et les camions.

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :

le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Jean Trémeau

Très loin devant, un autre village : nous y allons, croisant des charrettes chargées à craquer comme pour la débâcle de 40, les gens ont peur, les boches avancent. Au village les canons tirent sans arrêt, nous le traversons pour aller vers un autre et le Lieutenant MOULIN nous fait prendre à travers champ.

La terre est gelée et les pieds se tordent dans les sillons, nous levons des lièvres sans arrêt, jusqu'à cinq à la fois, et cela nous distrait. Mais nous commençons à fatiguer, les sangles cisaillent les épaules. Enfin les premières maisons du second village sont là, à un passage à niveau nous nous asseyons dans la neige pour attendre les retardataires qui se laissent choir à terre en arrivant. DAURAS est bon dernier et pleure de fatigue. MOULIN nous offre un petit verre au café mais nous fait repartir sans tarder. Un troisième village est en vue : OSTHOUSE.

L'ILL n'est pas loin, le village est en effervescence, c'est à peine si l'on remarque quelques civils, ils sont noyés sous les uniformes. Les Fusiliers Marins sont là avec leurs pompons rouges et leur half-tracks et chars légers. Des *Sherman* attendent au coin des rues.

A toutes les portes des granges des groupes de soldats. Le canon tire sans arrêt, les batteries sont tout près, et d'autres tirant de plus loin forment un bruit de fond. Soudain des miaulements étranges et sinistres nous font sursauter, le Lieutenant SELIGNAT plonge dans un fossé ; nous ne savons que faire car d'autres restent impassibles et nous n'avons pas le temps de réagir.

Les explosions ne sont pas sur nous mais nous avons pris contact avec nos premiers *nebelwerfer, les katchoukas* des Russes.

Après d'autres attentes nous échouons enfin dans une grange pensant enfin pouvoir nous reposer.

Or nos peines ne font que commencer, il faut replier nos affaires, le sergent MARTINEZ nous annonce qu'il faut partir tout de suite à l'attaque : *« cela »* jette un froid. Il nous demande si nous sommes toujours volontaires.

Malgré le besoin du repos tant attendu, la crainte qui nous tord le ventre et le cerveau qui bourdonne, chacun émet un *« moi »* timide comme s'il répondait à une demande de corvée un peu ennuyeuse.

Nul ne montre d'enthousiasme ni de patriotisme, mais chacun tient à prouver à son chef, ses camarades et à soi-même qu'il ne se dégonfle pas, que nous restons entre volontaires et que nous allons au bout de notre engagement.

Nous sommes presque heureux maintenant que c'est dit et fébrilement rebouclons nos paquetages sans écouter les explications de deux dégonflés *(volontaire ou pas nous partirons tous : MARTINEZ a voulu nous tester).*

Le Lieutenant arrive et nous attrape violemment, nous sommes en retard, il n'y a que nous qui manquons dans le dispositif. Les sacs sont sur le dos, les munitions à la ceinture, en plus j'ai une musette de grenades anti-char et une pelle. Ça ne va plus tarder, MOULIN me fait mettre une grenade au bout du fusil ; je n'aime pas cet explosif à hauteur de mon nez, mais elle est goupillée. Nous avançons, les civils sont rassemblés pour nous voir partir, les chars que nous allons accompagner sont au bord de la route qui mène au pont, chargés d'hommes à l'air terrible, fatigués aussi, impassibles et barbus, mitraillette au poing. Nous croisons un canon couleur sable abandonné par les boches. Les chars pétaradent, je suis longtemps à côté d'une chenille que je regarde courir sur le barbotin. Nous passons sur le pont, ce sont les dernières défenses. Le premier prêt à tirer fonce, nous les fantassins éparpillés sur les côtés suivons de notre mieux en courant. C'est le commencement de l'action.

Flanquant les chars dans le bois à gauche de leur chemin nous avançons de notre mieux dans une neige à hauteur de cheville, épiant devant nous d'arbre en arbre. Les buissons sont contournés avec l'appréhension de se trouver à chaque fois face à un ennemi. Un bruit de tonnerre ébranle le bois : le char de tête a tiré. Une trombe de fumée sort du tube, le vacarme devient infernal, nous devons nous arrêter pendant que les chars tirent ; un prisonnier allemand court devant une *jeep* les mains en l'air, tête nue, invectivé en allemand par les occupants. Un autre, sans doute blessé, est ramené sur la *jeep* à l'arrière. Le canon tire encore, nous avançons à nouveau tantôt courant, tantôt marchant, sans bien voir ni comprendre ce qui se passe. Une mitraillade commence, des balles sifflent, puis tout se tait, le calme est lourd et pénible.

Il faut traverser une rivière, nous nous rabattons sur un pont où passent les chars et nous redéployons de l'autre côté.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :

le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Nous avions dépassé d'une cinquantaine de mètres la rivière lorsque derrière on entend crier en allemand : un boche sort d'un abri les bras en l'air sous la menace des mitraillettes d'une *jeep* des Fusiliers Marins. Nous sommes passés à côté sans l'avoir remarqué, il a dû attendre le passage de la première vague avant de se rendre.

Ce nouvel événement terminé, la canonnade reprend aussi furieuse. Sur le bas-côté de la route une de nos automitrailleuses à six roues brûle : antichar ? Nous n'avons rien vu et MARTINEZ qui a le souci de préserver notre moral explique qu'elle est tombée en panne et que ses occupants l'ont incendiée pour ne pas la laisser aux mains de l'ennemi. Les broussailles sont plus denses, les ronces accrochent les guêtres, la section se regroupe, pour traverser le layon et se redéployer le long d'une lisière.

Devant nous une grande plaine éclairée par le disque énorme et rouge du soleil sur son déclin. Non sans crainte nous obéissons à l'ordre d'avancer à découvert. Sont-ils de l'autre côté à nous attendre ? Les chars mettent plein gaz et décrivent des arabesques dans la neige, les canons pointés sur la lisière d'en face. Une mitrailleuse crache sur la gauche, nous voyons les balles traceuses filer ; nos camarades de gauche se sentant visés se couchent, les chars ripostent, la mitrailleuse se tait. Nous allons le plus vite possible car nous avons hâte d'arriver à l'abri de la forêt vers cette ligne sombre qui se rapproche. Nous y sommes ; à nouveau nous flanquons un nouveau layon où s'enfilent les chars. Nous nous aplatissons dans la neige face à la direction dangereuse.

Nous ne savons rien mais l'angoisse pèse à l'arrivée du crépuscule : par un Officier des chars qui parlait tout près nous apprenons que des chars *Tigre* sont attendus. Il fait presque noir, un faisan vient de se poser à trois mètres et marche tranquillement la tête haute.

Une automitrailleuse passe rapidement en longeant la lisière et disparaît, nous n'avons pas réagi, pourtant c'est un boche ! Il n'y a aucun doute. Le canon tonne tout proche, des éclairs sillonnent la nuit. Un blessé de chez nous hurle. Nous repartons de l'avant et tombons dans une grande trouée herbeuse où s'agitent des ombres.

Les masses énormes des chars remuent lentement. Il paraît que nous allons faire demi-tour, que la situation est scabreuse..

Nous sommes arrivés tout près du canal du Rhône au Rhin. En arrière garde, mais sans précaution, la colonne rebrousse le chemin, *Sherman* en tête ; le blessé gémissant nous échoit et nous forçons le pas pour ne pas rester en arrière.

Nous le réconfortons comme nous pouvons, il a plusieurs éclats dans le ventre et souffre beaucoup *(nous apprendrons plus tard son décès)*. Nous réussissons à rattraper le dernier char auquel nous confions le brancard installé en équilibre sur les filets de camouflage les outils et les mines.

La section de pionniers est regroupée derrière ses chefs, MOULIN, RAFFIER, MARTINEZ, GABRIELLI. MOULIN *(Lieutenant)*, de ses grands bras qu'il agite, leur explique que nous devons passer la nuit ici pendant que dans le silence de la nuit on perçoit encore le ronflement des chars qui nous quittent, ils retournent à OSTHOUSE.

Nous serons en point d'appui fermé ; notre section est postée en direction d'OSTHOUSE à l'Ouest, nous nous défaisons de nos attirails portés toute la journée et nous répartissons en ligne sur le terrain assigné, entre arbres et buissons.

Forêt d'Osthouse - C.P. : Marcel Ehrart - Source : Osthouse sur Wikipédia Lien

Nous cherchons chacun un endroit convenable pour notre trou. Je m'associe avec GOUDRAND dit *Popeye* et nous traçons de la pelle l'emplacement de notre lit commun, un cadre noir de terre remuée au milieu de la neige. Nous distinguons à peine nos voisins les plus proches piochant cette terre gelée que nous venons de conquérir et que nous allons garder. En silence, tout bruit est proscrit car nous pouvons être accrochés à tout moment, sans lumière ni cigarettes, nous nous affairons à remuer la terre, couper les racines, sortons nos vivres, pendant que derrière leurs arbres les sentinelles veillent.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :

le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

GOUDRAND et moi n'avons pas le courage d'approfondir le trou, la terre gelée, a été dure et les racines nous rebutent. Nous nous étendons la tête dans le casque, le fusil à portée de main, serrés l'un contre l'autre…

Quelqu'un agite mes pieds, il recommence et je lève un peu la tête pour deviner que c'est BERARDI toujours souriant. « *Alors, tu te réveilles ! C'est ton tour* ». Toute la situation me revient d'un coup : l'attaque des chars, l'automitrailleuse en feu, le faisan, les cris du blessé, notre isolement dans le bois sans les chars ni liaison avec nos lignes.

Je me lève, les articulations rouillées par le froid et la fatigue, je prends ma faction dix mètres en avant. Le petit grésil qui tombe n'est pas méchant et tient compagnie. Je vais chercher dans ma poche de pantalon, c'est toute une expédition avec le harnachement, un chewing-gum qui va m'enlever mon envie de dormir et je pense à la journée d'hier ! C'est notre baptême du feu, nous avions déjà été en ligne, mais cette fois ce fut plus sérieux. Je suis un peu déçu cependant, je n'ai presque pas vu d'ennemis, est-ce toujours ainsi ? Il doit y avoir des affrontements beaucoup plus sérieux et excitants.

Mon chewing-gum n'a plus de goût, sur le bord du chemin, je vois une silhouette amie, quelqu'un tousse derrière, combien arrivent à dormir ?

Le front est silencieux, plus d'obus depuis longtemps. La nuit est un répit malgré tout, la menace de mort semble s'être éloignée mais reviendra au jour. La veille se termine je vais réveiller GOUDRAND, qui se lève de mauvaise humeur, je le comprends : il dormait. Je me recouche et trouve un semblant de chaleur sous les couvertures communes.

Ma deuxième garde doit se terminer au petit jour. Avec impatience j'observe la nature qui insensiblement change d'aspect. Je m'ennuie moins, je découvre les taillis devant, ici un buisson chargé de givre, là un gros chêne, des charmilles tordues, le layon avec ses traces de chars.

Derrière, le bivouac se remue. Certains sont assis et mangent, d'autres complètement enfouis dans leurs trous dorment encore.

Un ordre de mouvement arrive. Nous retournons au village et on perçoit le bruit de nos chars, ils viennent nous chercher.

Nous apprenons que dans la nuit le Commandant a envoyé un homme de liaison pour nous faire revenir au village mais celui-ci n'a pu nous trouver nous croyant beaucoup plus près.

Nous apprenons aussi qu'une reconnaissance ennemie s'est approchée en automitrailleuse et a rebroussé chemin sans nous avoir trouvés.

Les chars font demi-tour et nous les accompagnons dans les bois comme pour l'attaque d'hier.

Un obus tombe tout près sans éclater, nous le regardons étonnés et heureux. Les chars foncent avec tous leurs chevaux pendant que tout en courant nous essayons de rester à leur hauteur freinés par les buissons et les branches mais nous n'en avons cure et y allons de bon cœur, nous rentrons !

Nous arrivons au pont, traversons l'ILL. Nous les pionniers sommes en tête, OSTHOUSE est là.

Dès les premières maisons tous les gens civils et militaires viennent nous voir passer, nous sommes des bêtes curieuses. Nous sommes les gars qui avons couché dans le *no man's land*, nous en tirons une certaine fierté. Mais il s'agit de profiter de la situation, le ravitaillement afflue : du pain blanc, des conserves, du vin à volonté, eux qui sont si chiches pour les isolés inconnus nous ouvrent leurs portes nous n'avons qu'à prendre. On s'entasse chez des civils qui nous apportent l'eau chaude pour le café et la mirabelle pour la fin.

Hélas tout n'est pas fini, il ne faut pas encore rêver de grange et de paille. MOULIN revient avec de nouveaux ordres, il m'envoie à la recherche des camarades épars dans les maisons. Pendant que nous partageons les vivres nous ne faisons que discuter sur l'action d'hier, c'est l'automitrailleuse qui nous préoccupe le plus et l'annonce des *Tigre*. Cette fois nous sommes bien baptisés dit le Lieutenant et cela nous comble de bonheur. Il nous semble posséder quelque chose en plus. Si seulement c'était fini.

Mais des camions arrivent, on nous traite avec égard, nous ne sommes pas entassés mais à l'aise dans des *Dodge* qui filent entre deux rangs de pommiers.

La neige vole en saupoudrant ceux de l'arrière. On se presse, la deuxième attaque ne va tarder.

Qu'allons-nous vivre aujourd'hui ? ».

Jean TREMEAU, Bataillon de Marche XI

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

7 ET 8 JANVIER : L'ATTAQUE DU PONT DE SAND

Bertrand CHATEL, 1er R.F.M.

« Les mitrailleuses giclent leurs balles traçantes des deux côtés, et dans tous les azimuts. Puis, ce sont des salves d'artillerie allemande qui tombent lourdement sur les défenses de SAND. J'entends les sifflements des trajectoires d'obus groupés qui passent au-dessus de nos têtes.

La dégelée s'abat sur les défenseurs du pont, qui arment le canon anti char *six-pounder* : le chef de pièce, FRANKEL, le grand israélite barbu, et le jeune JASKEVITCH - l'un des servants du canon - sont tués sur le coup. Eugène JESTIN et l'E.V. DIEUDONNE échappent de justesse.

Un énorme nuage de poussière s'élève ; le tir a visiblement été groupé sur le *six-pounder*, avec une précision incroyable. Bientôt, j'apprends que les trois autres *six-pounder*, postés aux abords du village, ont subi le même sort.

Depuis cette époque, les marins ont été convaincus que les Allemands avaient laissé des espions dans le village, qui les renseignaient par radio sur notre dispositif de défense et avaient communiqué les coordonnées exactes des *six-pounder*.

Bientôt nous entendons le vrombissement grandissant des chenilles de chars ; la nuit tombe ; est-ce l'attaque attendue ? Au pont, chacun l'attend de pied ferme, le doigt sur la gâchette. Je me tiens au centre du dispositif, en liaison avec chacun.

Mais ce sont des soldats du Bataillon de Marche N° XI qui arrivent au pont, et non les chars allemands !

Ils se replient en effet, venant d'EHL, qui vient d'être repris par les Allemands. Ils préviennent que les chars allemands suivent de près ; et, de fait, nous apercevons maintenant les chars ennemis qui avancent en direction du pont.

Dès que les éléments du B.M. XI sont passés, je donne l'ordre de faire sauter le pont.

Le GENIE - *sur le qui-vive depuis longtemps* - s'affaire aussitôt ; depuis le matin, il a disposé ses charges et les fils conducteurs.

Quelques minutes se passent, mais le pont ne saute pas ! *« Les charges sont humides »,* déclarent les spécialistes du GENIE.

Je me crois revenu aux histoires classiques de la Guerre de 39-40, lorsque les ponts - *pour des raisons mystérieuses* - ne sautaient pas, déjà, en temps voulu

Devant la pression ennemie de plus en plus forte, la défense de Sand est renforcée. Nous sommes chargés de défendre le pont sur l'ILL, qui commande l'accès à SAND depuis la zone des attaques allemandes.

J'installe des guetteurs prêts à donner l'alerte, des nids de mitrailleuses, des postes de fusils-mitrailleurs, dispose l'obusier, les scout-cars et le half-track ; j'établis ainsi un programme de feu nourri. De plus, je constitue une patrouille mobile, qui reliera, au cours de la nuit, les points de feu entre eux.

Mais bientôt, l'artillerie allemande commence à pilonner le village, par des tirs de harcèlement qui se poursuivent régulièrement, tout au long de la nuit. SAND est visiblement devenu la cible à détruire et l'objectif à prendre.

A 1 heure du matin, le 8 janvier, FESSARD et GUENANTEN sont tués durant l'un de ces bombardements ; CHARPENTIER, blessé, est évacué par l'ambulance.

René GUENANTEN
Fonds Henri Fercocq

8 janvier : L'attaque du pont de Sand

Toute la journée se passe dans l'attente de l'attaque allemande contre SAND. Mais l'ennemi est trop occupé à réduire EHL, un village situé devant SAND et encore occupé par les troupes françaises.

A 17h, les boches lancent l'attaque ; les marins sont aux premières loges pour observer la progression, mais encore trop loin pour être à portée des coups.

Deux chars *Panther* se détachent du groupe, et viennent batifoler devant SAND ; ils fanfaronnent devant les marins prêts à tirer ; ils tirent au passage trois coups de canon de 88 mm dans le clocher de SAND, car les clochers abritent souvent les observateurs chargés de régler les tirs d'artillerie.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

E.V. Dieudonné, Aspirant C. Bures,
Ingénieur du Génie Maritime Burin des Roziers,
chef du 2ème peloton E.V. B. Châtel

Il ne reste plus qu'à tirer sur les chars, dès qu'ils se présenteront, bien que le canon anti char *six-pounder* ait été détruit.
« Les voilà ! ». Les chars allemands avancent en direction du pont. Puis, brusquement, ils changent de direction, persuadés sans doute que le pont est miné et qu'ils le feront sauter en le franchissant.
Ils ont peut-être reçu un contre-ordre et décidé de ne pas attaquer SAND pour le moment et de retourner à EHL. Soupir de soulagement général !
Vers 21 heures, le Régiment Motorisé Léger (R.M.L.) de la 5ème Division Blindée (5ème D.B.), vient faire la relève du 2ème Escadron des Fusiliers Marins. Le 3ème peloton va donc rejoindre le reste de l'Escadron au carrefour de la route principale menant à SAND.

A cet endroit, on apprend qu'en fouillant les maisons, on a trouvé des espions cachés avec des postes radio, qui renseignaient les Allemands sur les défenses et les mouvements des marins ».

Enseigne de Vaisseau Bertrand CHÂTEL

Un Jagdpanther détruit

8 ET 9 JANVIER : LA 7ème COMPAGNIE DANS LE BOIS DU PFIFFERWALD

Louis CRUCIANI, Bataillon de Marche XI

« Trajet à pied, bien plus de 30 km pour arriver à SAND que nous atteignons un peu avant midi.
Nous sommes tous fatigués et le repas qui nous est servi est boudé par la plupart d'entre nous. Les hommes, cantonnés dans des maisons en deçà du pont de SAND, dorment.
Nous savons que nous devons nous tenir prêts à participer à une opération de désengagement du Bataillon de Marche n° 24 qui, depuis quelques jours, se trouve bloqué à OBENHEIM ; des chars doivent nous appuyer, une autre compagnie du B.M. XI doit progresser à notre gauche. Je pense aux séances d'instruction de cadres à Nabeul et fait le rapprochement avec les *"combat team"* dont nous parlait le Commandant LANGLOIS et les anciens du désert.
L'après-midi est bien entamée lorsque nous débouchons du pont de SAND et prenons aussitôt le dispositif propre à une progression en terrain nu et plat.
Je n'ai pas le souvenir d'avoir progressé longtemps avant que nous soyons sur le point d'aborder la lisière Ouest d'un petit bois sur un front d'une centaine de mètres d'où partent de longues giclées de mitrailleuses.

La Compagnie réussit à atteindre la lisière - *ma section est à gauche du dispositif* - quelques T.D. nous rejoignent. On peut progresser à l'intérieur du bois où, apparemment, il n'y a pas de fantassins ennemis. Par contre, dès que les Tanks-Destroyers nous ont rejoints, sans entrer dans le bois, des coups de canons de chars partent de notre gauche tirés à obus perforants, coupant et faisant sauter en l'air les arbres qu'ils percutaient. Les coups étaient tirés à l'estimation, à hauteur d'homme et parallèlement à la ligne de la lisière que nous occupions et à son intérieur. Je n'ai pas fait plus d'une trentaine de mètres sur la gauche que j'ai aperçu, dans un layon, un char allemand embossé, canon à l'horizontale.
Je suis reparti en arrière et suis allé à un équipage de T.D. qui était contre notre lisière, à son extrémité droite, lui indiquant la position du char allemand et lui demandant d'essayer de faire comme lui.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :

le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Ebersheim, février 1945. Adjudant Louis CRUCIANI, 1ère section, 7ème Compagnie du B.M. XI

A ce moment-là, nous avons reçu l'ordre de repli qui, à la faveur de la nuit qui tombait, a pu s'effectuer sans pertes, les chars allemands n'ayant, à aucun moment, cherché à déboucher, probablement parce que leur infanterie faisait défaut, comme elle allait le faire, mais d'une autre manière, le lendemain soir.

Tout ceci est un peu *"pagailleux"* du fait que ce que je restitue est une suite d'images fractionnées restées en ma mémoire.

Pendant l'action dans le bois, nous avons eu à déplorer la perte du jeune ESCOLLE, pris au passage dans la région de Châteaurenard et qui était, je crois, à la section du Sous-Lieutenant MOCHEL comme tireur au bazooka.

La nuit se passe à dormir, un peu, car souvent réveillé, pour assurer le service et la répercussion des ordres reçus.

Un peu avant minuit, je reçois les ordres délivrés sous forme de message écrit : « *8 janvier 1945 : le Bataillon attaque demain à 8h30 - mise en place du dispositif pour 8h - les sections devront donc être prêtes pour 7h 30 ".*

Aux aurores, contrairement à la veille ou après avoir franchi le pont de SAND, nous avions progressé de part et d'autre de la route conduisant à OBENHEIM, nous tournons tout de suite à droite, vers EHL.

Après un à-gauche, la 7ème Compagnie prend son axe de progression vers l'Est entre les routes SAND, OBENHEIM et BENFELD, HERBSHEIM.

Il y a de la neige dans les parties du terrain qui sont nues - moins dans les parties boisées. Ma section aborde la lisière d'un petit bois. Nous marquons l'arrêt à notre arrivée à la lisière opposée. Observation : devant nous, un terrain nu et enneigé ; à deux ou trois cents mètres, des bois qui paraissent assez profonds.

De la lisière d'en face débouche un groupe d'une dizaine d'hommes tout de blanc vêtus. Ils progressent à petite distance les uns des autres et viennent vers nous. Je donne l'ordre de ne pas tirer, d'autant plus que ces hommes ont l'air de progresser en toute tranquillité. Je me porte vers la gauche de notre dispositif pour donner la même consigne et alors que je reviens vers mon emplacement, un fusil mitrailleur ouvre le feu. Je me projette sur la lisière, la patrouille allemande s'est déjà évanouie. Aucune tache ne demeure sur la neige.

Un gradé, venant d'ailleurs, s'étant porté à la lisière et découvrant la patrouille, avait donné l'ordre d'ouverture du feu au tireur au F.M. Je suis outré.

Un quart d'heure après, nous recevons un matraquage d'artillerie qui fait un tué et plusieurs blessés dont un, le Sergent-chef Gilbert ZERBIB, grièvement : un gros éclat provenant d'un obus éclaté à une vingtaine de mètres derrière nous lui arrachera une partie des fesses. C'est sa deuxième blessure, la première ayant été reçue après la prise de LOMONTOT au moment où il me transmettait les ordres du Capitaine SOCKEL pour l'installation sur l'objectif conquis : un obus de 88 éclatant pas loin de nous lui avait arraché une côte dans la région du cœur, le couchant à mes pieds. Le temps d'aller chercher des tirailleurs et de revenir pour mettre son corps à l'abri, ZERBIB avait disparu - évanoui tout seul.

Moins de deux mois après, il était de nouveau parmi nous. Il finira Adjudant à l'Etat-Major Centre Europe en 1949 à Vienne et par la suite disparaîtra dans la nature.

Nous avons, avec la Compagnie, 2 T.D. et un *Sherman.* Nous allons d'une lisière à une autre, harcelés par quelques tirs d'artillerie pour, finalement, nous retrouver sur la route qui de SAND mène à OBENHEIM.

Nous progressons de part et d'autre de la route, certains, dont moi-même, progressant sur la route même. Tout est calme autour de nous si ce n'est une mitrailleuse sur notre gauche qui tire de courtes rafales sur un piper qui survole le bois que nous sommes sur le point de dépasser sur la gauche.

J'attends le Lieutenant MAGENDIE et lorsqu'il arrive à ma hauteur je lui dis que l'arme qui tire sur le piper est une arme de bord d'un char et que je crains qu'on laisse des chars derrière nous.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Le Lieutenant Jean MAGENDIE
C.P. : A.D.F.L.

Le tir cesse bientôt et nous continuons notre progression. Nous occupons la lisière du bois PFIFFERWALD sur une centaine de mètres de part et d'autre de la route. Nos chars nous ont rejoints et un arrêt est marqué. Une *jeep* de la Compagnie nous rejoint avec des munitions et même un peu de courrier.

Accompagné de deux ou trois hommes, je continue un peu sur la route à l'intérieur du bois. En ligne droite, je vois à plus d'un kilomètre un véhicule qui ressemble à un half-track ou à un scout-car, deux ou trois hommes dont un semble faire des signaux avec ses bras.

Je reviens en arrière pour signaler ce que j'ai vu et, au moment où nous allons arriver à la lisière où la Compagnie est arrêtée, un matraquage d'une durée de quatre ou cinq minutes est effectué surtout sur le bois côté droit de la route.

Je fais quelques pas à l'intérieur du bois avant que n'arrive la première volée et plonge dans une petite déclivité. Après les premières explosions, je m'aperçois que je suis couché sur un équipement allemand plein de sang. Je cherche aussitôt une autre protection.

Le tir d'artillerie levé, des chars ennemis débouchent, à notre gauche, de la corne extrême du PFIFFERWALD et des lisières suivantes.

Un de nos chars flambe aussitôt, les autres se replient vers SAND. Les chars allemands, dispersés, prenant la même direction. Ils ne se sont pas occupés de nous. La nuit tombe dans un calme relatif. Notre Capitaine convoque les chefs de section, nous dit que la liaison avec le Bataillon est rompue. N'ayant pas d'ordre de repli, il nous demande de nous installer en carré dans la partie Sud du bois, côté droit de la route. Chaque chef de section donne son avis. Le mien : nos hommes n'ont pas d'outils, aucune possibilité de s'enterrer. Si des ordres n'arrivent pas, à l'aube, nous serons détruits à peu de frais.

Le Capitaine DELAUNAY donne l'ordre de repli et me demande de prendre la tête.

Colonne par un, ma section démarre derrière moi. Je suis le côté gauche de la route vers SAND. La neige aidant, il y a suffisamment de visibilité jusqu'à une vingtaine de mètres.

Nous n'avons pas fait 400 mètres que deux chars allemands progressant à une vingtaine de mètres à droite de la route arrivent à notre hauteur. Nous sommes couchés à touche-touche dans le caniveau longeant la route qui nous sépare des chars.

Les deux blindés tirent quelques rafales de mitrailleuses devant eux, s'arrêtent, tirent encore. On entend l'équipage parler à la radio, dans le ronronnement des moteurs. Vus d'en bas, je les vois paraître plus hauts que longs. Ils redémarrent pas loin l'un de l'autre et s'en vont tout droit.

J'oblique sur la gauche et m'éloigne progressivement de la route, n'ayant pas envie de retrouver ces mastodondes que nous craignions beaucoup et qui, un laps de temps, avaient provoqué de ma part beaucoup plus de curiosité que de crainte.

Toute la section trottine derrière moi, colonne par un, les hommes collés.

Nous arrivons dans une petite clairière où se trouvent deux mortiers de 81 en batterie. J'organise la récupération des pièces, ce qui n'enchante pas les hommes. Nous prendrons seulement les tubes.

Je me rends compte, à partir de là, que la Compagnie ne suit plus.

Peu de temps après, nous arrivons au bord de l'Ill. Mon intention est de franchir à BENFELD, pensant que le pont de SAND est, pour le moins, sous le feu des chars allemands.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :

le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Je ne sais cependant si j'ai atteint l'ILL au Sud ou au Nord de BENFELD et quelle direction suivre, amont ou aval. Nous descendons sur la berge. L'eau est gelée, mais faiblement.

Je reprends la progression, contre l'accotement et vers l'amont... et me retrouve à touche-touche avec un guerrier casqué. Américain ? Allemand ?... pistolet au poing. J'ai bien moi-même une carabine qui se croise, à l'horizontale, avec son pistolet. Quelques hommes derrière lui et j'en devine d'autres. Je dis : *"Vous êtes Français ? ».*

A ce moment-là, mon vis-à-vis lève la main gauche qu'il baisse et relève comme un signe d'apaisement et commence à faire demi-tour, au ralenti, comme s'il ne voulait faire aucun bruit ; et ceux que je vois et devine derrière lui font la même chose. Ce sont des Allemands. J'attends de ne plus les voir et remonte en haut de la berge.

Je crois que l'homme d'en face avait pensé que s'il y avait eu ouverture du feu, étant donné son dispositif, ses hommes auraient tiré droit devant eux, le terrain n'offrant qu'un ou deux mètres de dispersion frontale et qu'ils se seraient fusillés mutuellement.

Il s'est avéré qu'en une fraction de seconde, j'ai pensé la même chose pour nous et je savais que nos jeunes, s'ils avaient du courage à revendre, faisaient leurs classes au fil du temps et des occasions. Jusque-là, nous avons réussi, sans pertes, et en ayant des résultats, à nous tirer de pas mal de traquenards.

Suivant, cette fois, la direction du Nord, nous tombons peu après sur une équipe comportant des gens du Génie et du B.I.M.P. qui aidaient un de nos chars en un passage difficile.

Nous rejoignons BENFELD sans autres difficultés et ma section est chargée d'occuper un château dans une île à la lisière de BENFELD.

Il doit être 21 heures, pas de nouvelles de la Compagnie.

J'installe un poste de guet renforcé à un angle du parc et la section prend position aux différents niveaux du château. Repos ».

Louis CRUCIANI,
Bataillon de Marche n° XI

MOHAMED BEL HADJ (1904-1945)

Mohamed Bel Hadj est présumé né à Saïda (Algérie) en 1904.

Engagé volontaire dans l'armée à Saïda en août 1923, il est incorporé comme tirailleur de 2e classe au 10e Régiment de tirailleurs puis au 6e RTA en Algérie. Il sert ensuite au Maroc pendant 4 ans.

Affecté au Levant en septembre 1928, il y sert pendant 11 ans au 6e RTA. Le sergent-chef Bel Hadj est muté en novembre 1940 au 10e RTA par suite de la dissolution du 6e RTA et prend part, au sein de l'armée de Vichy, à la campagne de Syrie contre les forces anglaises et gaullistes. Il est blessé à la jambe par éclat d'obus, le 19 juin 1941, devant Merdjayoum.

Le 6 août 1941, il choisit de déserter pour s'engager dans les Forces françaises libres.

Promu adjudant en octobre 1941, il est affecté dès sa création à la 22e Compagnie Nord-africaine formée avec des tirailleurs nord-africains ralliés à la France Libre.

La compagnie est rattachée à la 1ère Brigade Française Libre du généra Koenig et participe à la campagne de Libye.

Par deux fois, au péril de sa vie, l'adjudant Bel Hadj sauve son commandant de compagnie à Bir-Hakeim en juin 1942.

Le 1er juillet 1943, la 22ème C.N.A. devient le 22ème Bataillon de Marche nord-africain (22ème B.M.N.A.),

L'adjudant Bel Hadj prend part à la campagne d'Italie où il débarque avec la 1ère Division Française Libre le 20 avril 1944.

Promu adjudant-chef le 1er juillet 1944, il débarque en Provence le 17 août 1944, prend part aux combats de libération de la Provence et de la vallée du Rhône.

En novembre 1944 le Bataillon est rattaché à la 2ème Brigade de la 1ère D.F.L. Mohamed Bel Hadj est promu sous-lieutenant le 25 novembre 1944.

Le 9 janvier 1945 pendant la campagne d'Alsace, il saute sur une mine en conduisant une patrouille à Dambach la Ville dans le Bas-Rhin. Mortellement blessé, il dit au médecin : "*Le lieutenant Bel Hadj va mourir, mais cela ne fait rien. Vive la France !".*

Il décède dans l'heure suivante, pendant son transfert à l'hôpital.

Mohamed Bel Hadj est inhumé au cimetière national de Sigolsheim dans le Haut-Rhin.

Compagnon de la Libération - décret du 17 novembre 1945

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

MARDI 9 JANVIER 1945 : LA RETRAITE DE RUSSIE

Jean TREMEAU, Bataillon de Marche XI

« Les camions nous déposent au village de SAND bombardé par les Allemands. En l'attente des ordres nous nous mettons à l'abri dans une maison mais cela ne dure pas.

Le Capitaine LUCIANI de la 6ème compagnie nous rassemble en carré et, sans donner trop de détails, nous explique que nous allons remettre *« ça »* séance tenante alors que nous sommes depuis plus de deux jours sans repos véritable et en pleine nature par grand gel. Nous ignorions qu'il fallait aller au secours du Bataillon B.M. 24 encerclé tout près de là *(c'est l'affaire d'Obenheim),* et l'ordre c'est l'ordre.

Nous marchons et cette fois l'attaque est à très grande échelle. Tout le Bataillon est engagé et peut-être d'autres. Je distingue pour le moment six chars mais il y en a d'autres. Nous allons en direction du RHIN. Des automitrailleuses sont embossées, des mitrailleuses sont en batterie prêtes à stopper une contre-attaque. Un canon antichar commande le pont de l'ILL. Ce dernier est miné et prêt à sauter. Nos pas résonnent sur les planches du pont et nous voici à nouveau dans l'espace de tous les dangers. Des obus tombent sur SAND, ils ne sont plus pour nous. Une croix, le chemin nous mène à la lisière d'un bois où les chars attendent. Déjà d'autres avancent dans les layons pendant que l'infanterie, homme par homme, disparaît dans les taillis.

Nous y arrivons, nous jetons un dernier coup d'œil à la grande plaine blanche, au monastère d'EHL avec ses grands bâtiments et son clocher et sur SAND où quelques maisons brûlent.

Des obus arrivent, un casque maculé de sang signifie que le danger est là. Le bois est si touffu que nous avons de la peine à garder le contact entre nous. C'est angoissant, nous appréhendons les mauvaises rencontres. Nous avançons ainsi de fourré en fourré guidés par MOULIN chargé seulement de sa mitraillette allemande qu'il tient sous le bras et qui lui donne un air de gangster, son porte-carte et sa couverture autour du cou.

Enfin l'horizon se découvre devant nous, nous abordons un ruisseau plein d'eau, juste à la limite du bois rectiligne. Derrière, nous nous camouflons pour observer la nouvelle clairière et surtout la rive opposée. Il y aura sûrement du nouveau.

L'Eglise de Sand en ruines en janvier 1945- Dessin de M. Bayler

Un chevreuil a débouché, il erre apeuré mais personne ne cherche à lui faire du mal.

Les chars aussi débouchent, ils partent avec toute leur puissance, décrivent des courbes puis s'arrêtent, repartent lentement, puis se tournent. Ils n'ont d'ailleurs pas l'air pressés. Aucune réaction en face, un *Sherman* est arrivé à l'autre lisière. Nous voyons de profil son canon pointé face au bois. Un autre est en position plus loin. Un troisième vient de s'enliser, il est stoppé, le canon en l'air, en plein milieu de la plaine.

Char Sherman

Deux fantassins allemands débusqués par le char de gauche viennent vers nous.

Les mains en l'air, moitié marchant, moitié courant sur une espèce de chemin digue qui relie les deux lisières. L'infanterie débouche à son tour sur la gauche en empruntant le même chemin que les deux boches, c'est par là que nous avons l'ordre de passer et toujours par le bois rallions la base de départ. Devant, un char en batterie veille sur la plaine et à côté une *jeep* radio fait siffler son poste. Des voix graves s'en échappent continuellement. Le coin n'est pas bon, des obus arrivent sans cesse : qu'un obus percute dans les branches et pas mal de pionniers termineront l'attaque ici.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Nous repartons dans des fourrés le long de la digue en nous dissimulant au mieux, nous doublons la C.A. alourdie par ses mortiers et mitrailleuses.
Je reconnais des camarades chalonnais courbant sous le poids d'un trépied et d'une plaque de base, et tout en marchant de concert, nous faisons allusion au *« pays »*. Le char enlisé est dépassé, nous entrons dans le bois. Cela semble sérieux. Des deux côtés des armes légères crépitent, des obus explosent un peu partout, la bagarre a bien commencé. D'ailleurs nous n'avançons plus, nous sommes à une lisière face au Sud-Est. Le bois reprend deux cents mètres plus loin. Nous nous couchons et surveillons.
Je suis chargé de la liaison avec la section voisine sur la gauche et à ma droite je peux voir GOUDRAND et MARTINEZ, les autres sont cachés par les frondaisons. Nous ne savons rien sur notre avenir immédiat, nous passerons sans doute ici la nuit qui arrive face à la Wehrmacht à deux cents mètres en face. Il va falloir creuser son trou au milieu des racines et cela va réchauffer. Le poêle est tout trouvé. En attendant comme j'ai les poches bourrées de conserves, je pose mon fusil et entame une boite de *« ham and eggs with potatoes »*, l'omelette froide servie à la pointe du couteau passe bien. GOUDRAND à côté fait comme moi.
Un éclatement épouvantable me laisse étourdi, les oreilles sifflantes. Deux autres 88 suivent ils sont en plein sur nous. Des petits flocons, comme du papier brûlé tombent sur nous lentement, ce doit être des restes de poudre. Nous éprouvons le malaise de celui qui se sent spécialement visé. Fini le *ham and eggs*, je suis à nouveau à plat ventre, une rafale de mitrailleuse trace des sillons blancs sur les troncs au-dessus de nous deux. Ils tirent trop haut, leur hausse est mal réglée, on ne va pas leur dire. Sur l'ordre de MARTINEZ, je rejoins GOUDRAND pour creuser ensemble un trou que nous plaçons derrière un tronc plus que centenaire. Nous avons le cœur à l'ouvrage ! Pendant ce temps derrière nous des ronflements et craquements se font entendre, soulevant à nouveau notre inquiétude. Ce ne peut être qu'un char de chez nous. Vision titanesque que de voir ce géant avancer au pas en plein bois frayant son passage parmi les taillis, les baliveaux plient et craquent puis, blessés, ne se relèvent plus qu'à moitié. Le bloc d'acier imperturbable ne s'arrête qu'à quelques mètres de la lisière pour rester à couvert et se tait.

De l'autre côté que nous ne cessons de surveiller, nous parviennent d'autres bruits, les bruits ennemis. Des moteurs ronflent aussi et sur la gauche nous voyons un char, un *Tigre* ? Un *Panther* ? Il manœuvre, avance, recule. Quel est son but ? Il y en a sûrement d'autres.
Mais notre artillerie silencieuse depuis longtemps brusquement se déchaîne, nous en avons peur. Un bombardement terrible et brutal s'abat au bord même de la lisière d'en face, et comme tout spectateur de premier rang nous ne sommes pas à l'abri de tout danger. Les salves partent précipitées et désordonnées, les obus passent en sifflant si près, si serrés, si terrifiants qu'au début nous avons eu aussi peur que s'ils avaient été pour nous. Les éclairs rouges bordés de fumée noire jaillissent un peu partout groupés ou dispersés tantôt sur des arbres tantôt sur le sol. Le bruit est si fort que nous ne pouvons nous parler même en criant de toutes nos forces, mais nos sourires fendus jusqu'aux oreilles suffisent à montrer le sentiment de tous : *« qu'est-ce qu'ils prennent »*.
Partout et encore sur ce rectangle de bois les obus explosent, hachent, déchirent, mitraillent et tuent. Ils tombent parfois si près que les éclats reviennent sur nous en ronflant. Au bout d'une demi-heure tout se tait, les artilleurs ont fait leur travail. Il parait que la 7ème va attaquer.

En effet les armes automatiques crachent, les grenades explosent, nous entendons un combat rageur que nous voudrions voir, comprendre ; être sûrs qu'ils avancent et que les boches soient foutus, qu'ils repassent le RHIN.
Ça n'a pas l'air d'aller très bien, la 5ème compagnie passe aussi à l'action, il n'y a que nous qui sommes là à ne rien faire d'autre que d'épier les bruits de la bataille.

Tireurs au F.M. à Ebersmunster - C.P. : Michel Thibaut

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Devant nous, deux silhouettes blanches débouchent de la lisière d'en face et progressent en courant. Je n'ose tirer mais de partout on entend : *des boches*. *Popeye* le premier tire en ajustant froidement, je lâche aussi quelques cartouches mais au jugé car ils viennent de disparaître derrière un fourré. Les F.M. sont entrés en action, nous ne savons rien de plus.

Depuis cette alerte nous n'avons pas compris ce que venaient faire ces deux pauvres types tout seuls mais nous redoublons de vigilance, nous abandonnons le creusement du trou pour nous poster en rampant à la sortie du bois jusqu'à la dernière touffe d'herbe haute, l'obscurité qui tombe assure le camouflage. *Popeye* est à côté de moi, nous avons besoin de nous serrer les coudes, et sans dire un mot nous scrutons le bois d'en face Un lièvre passe en trottinant à côté de moi, il s'arrête regarde et écoute. Il est assis à deux mètres devant, pas troublé du tout, je n'ai qu'un petit geste à faire sur la gâchette, mais il y a suffisamment de tuerie dans l'air. GOUDRAND doit penser de même car il me regarde en riant et sans bouger. Le lièvre repart inspecter la ligne du front aussi calme que dans un champ de carottes.

C'est la nuit, mais que se passe-t-il ? Il y a un remue-ménage insolite sur la droite, je vois enfin MOULIN arriver. Il est pressé *« qu'est-ce que vous foutez là, voulez-vous vous dépêcher, nous sommes les derniers il n'y a plus personne à gauche, surtout pas de bruit ».*

Sac au dos nous repartons mais MARTINEZ est soucieux. Il faut arriver à temps au pont de l'ILL d'où nous sommes partis. C'est le repli général de tout le Bataillon. Il paraitrait que les chars *Tigre* nous ont tournés. Nous allons bon train dans le bois ; je me demande comment en tête ils font pour se repérer. Nous n'avons qu'à suivre collés les uns aux autres. A la lisière nous nous regroupons. Le chef LHUILLIER et sa section viennent d'arriver. Devant nous dans la plaine sombre, des ombres défilent en s'éloignant. En bon ordre à distance réglementaire nous les suivons. La situation est angoissante, nous savons que nous allons au-devant de l'ennemi et qu'il faudra passer coûte que coûte. Personne ne tire la jambe malgré la fatigue.

C'est notre deuxième nuit de plein air. Nous sommes au milieu de la grande plaine et devant la ligne sombre d'un autre bois. Nuit sans lune. Nous sentons devant nous un grouillement d'hommes, c'est le repli.

Une mitrailleuse se met à tirer en travers devant nous. Vision étrange que ces balles traçantes marquant l'air d'un pointillé qui avance comme une enseigne lumineuse. Un char boche ? Aucune réaction de chez nous. Nous a-t-il vus ?

Une longue rafale passe près de nous, notre réaction est immédiate, nous sommes tous à plat ventre dans la neige qui glace les mains, colle au fusil et emplit ma musette à grenades. Mais il faut avancer, et le dos courbé, nous reprenons la marche. MOULIN seul en tête n'a pas montré de signe d'inquiétude et continue à grand pas comme si nous revenions de manœuvre. Insouciance ou plus grande habitude ?

Sur une petite jetée, brusquement sortis de la nuit, apparaissent deux chars immobiles, nous tombons littéralement sur eux. Les moteurs à l'extrême ralenti prouvent bien qu'ils sont prêts à bondir, à cracher le feu de toutes leurs bouches et se porter au-devant de l'ennemi présent partout pour nous protéger, nous les pauvres fantassins impuissants contre d'autres monstres : les *Tigre*. Dans la tourelle tournée vers le nord, le chef de char veille, et la radio crépite d'une voix nasillarde.

Nous passons, ils ont arrêté les moteurs, moins protecteurs maintenant qu'ils sont silencieux. Nous ne les voyons bientôt plus mais nous sommes plus confiants maintenant que quelques hommes veillent derrière nous. Nous leur avons passé nos angoisses d'arrière-garde. Un peu partout du monde s'agite. Personne ne parle, seuls les ordres percent parfois le silence. Celui qui glisse se relève sans mot dire. On nous fait suivre le fond glacé d'un fossé en lisière avec des plaques de glace inclinées, on se sent mieux à l'abri. Mais la marche est très pénible car nous posons les pieds au hasard sur les blocs de glace. On entend des bruits de chute d'armes entrechoquées, de casque frappés, des jurons étouffés et au loin des coups de canons, des obus tombent sur SAND et sur BENFELD des rafales de mitrailleuses.

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

Nous devons quitter un dernier bois pour la plaine toute nue où au loin on voit des bâtiments massifs et derrière quelques incendies, nous nous regroupons. Nous sommes parmi les derniers de la colonne humaine.

Nous ne sommes pas sûrs d'être réunis et DESPERGER, où est DESPERGER ? *« Mais je suis là voyons »* répond un homme assis contre un arbre le fusil entre les jambes.

Déjà MOULIN repart en direction des grands bâtiments et cette fois je reconnais le monastère d'EHL, juste devant l'ILL et à droite le village où brûlent des maisons. C'est notre base de départ d'hier, SAND.

Un seul pont nous permettra de passer l'ILL… s'il existe toujours. LAFOND chargé de son bazooka et de ses obus vient d'enfoncer dans la fondrière. BERARDI réussit à l'en sortir avec son fusil. Ils sont les derniers et personne ne voyait rien. Nous sommes à plein découvert, il y a plus d'un kilomètre à faire dans la neige sans une touffe d'herbe pour se cacher.

Une fusée blanche a jailli sur la droite tout près de nous. *« Couchez-vous »* hurle une voix ! Avant qu'elle ne retombe, aveuglante, silencieuse, pas pressée du tout au bout de son parachute.

Tout dans la plaine est devenu immobile, il n'y a plus qu'une rangée de tas noirs insignifiants tels des cadavres mais qui vivent, palpitent et surtout cherchent à savoir. Une canonnade courte et brutale se déclenche puis tout redevient silencieux. Nous autres, les fantassins, nous sommes pour l'instant hors de cause. Les chars ont dû s'expliquer entre eux. Deux brûlots éclairent maintenant la plaine de leurs germes de flamme et d'étincelles. *Tigre* ou *Sherman* ? MARTINEZ tout de suite à voix passe essaye de prouver que ce sont des *Tigre* mais j'appréhende d'apprendre que ce sont les nôtres. Nous n'arrêtons pas de les observer tout en marchant, les munitions explosent à tout moment.

Nous approchons maintenant du monastère. Sa chapelle et ses grandes bâtisses nous semblent plus sûres. Des mitrailleuses sont embusquées. On nous fait contourner les grands murs par le Sud pour emprunter une route entre le monastère et l'ILL. Ici c'est noir de monde. Le Bataillon semble réuni au complet. Les hommes sont alignés par compagnies, les chars sont en file. Les officiers se démènent, courent, crient des ordres.

Il ne vaut mieux pas imaginer le mal que ferait un seul obus ici.

Une colonne commence à quitter le terrain.

Nous devons suivre, et cette fois ne serons pas les derniers. Avant de quitter l'abri des murs nous recevons d'un officier placé exprès les dernières consignes pour pouvoir franchir l'ILL : aucun bruit, aucune lumière, aucune parole, chaque homme doit suivre son prédécesseur à le coller et suivre les berges de l'ILL au plus près. Tout est bien compris et exécuté à la lettre. Un long serpent humain sillonne le long de la berge avec à gauche l'eau noire et profonde de la rivière et à droite les boches qui doivent épier prêts à ouvrir le feu. Nous passons non loin d'un char qui continue à brûler. Enfin c'est le pont de planches avec ses mines rangées sur le côté. C'est le passage critique. Il est observé, nous le franchissons quasi sur la pointe des pieds. C'est incroyable le peu de bruit que peuvent faire des centaines d'hommes en marche.

Sand

Au-delà nous rencontrons de la vie : des nids de mitrailleuses aux gardiens emmitouflés et transis qui nous regardent passer, indifférents. Un canon antichar camouflé derrière ses branches puis les premières maisons de SAND semblant inhabitées et en ruines mais regorgeant de monde.

Les automitrailleuses, les half-tracks, tout est comme ce matin au départ. Enfin on nous arrête devant une maison qui achève de brûler mais dont la vue nous réchauffe, nous y voyons clair. Nous pouvons nous asseoir, le danger immédiat est fini. Il y a bien quelques obus qui peuvent encore tomber mais cela ne compte plus guère, nous nous mettons à manger, à parler, à expliquer les évènements, à commenter nos coups de *« pot »*, en essayant de comprendre ce que nous avons vécu ... ».

Jean TREMEAU, Bataillon de Marche XI

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

7-9 janvier 1945 – Défense de Strasbourg

Sand - Osthouse - Bois de Pfifferwald :
le B.M. XI tente de rompre l'encerclement du B.M. 24

1944-1945 – Parcours de la 1ère Division Française Libre

BIBLIOGRAPHIE

- Souvenirs des années 1930-1945 vécues par un habitant de Sand. Gérard HURSTEL Lien
- Secteur tenu par les Cuirassiers en Alsace par Gérard GALLAND (11ème Cuir) - Site de l'Association Cuirassiers Vercors Lien
- Boofzheim - 7 et 8 janvier 1945. Jacques MANTOUX (1er R.A.) Lien
- Fusiliers Marins de la France Libre avec l'Escadron Savary. Combats (1943-1945). Bertrand CHÂTEL. La pensée universelle, 1989
- Première attaque 7-8 janvier 1945. Jean TREMEAU (B.M. XI) Lien
- En souvenir de Janvier 1945 en Alsace. Louis CRUCIANI (B.M. XI) Lien
- La retraite de Russie en Alsace. Jean TREMEAU (B.M. XI) Lien
- Mohamed BEL HADJ (22ème B.M.N.A.) Biographie Ordre de la Libération Lien
- La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (Ancien du B.M. 21), Presses de la Cité, 1983

ILLUSTRATIONS

- Les combats de Herbsheim. Xavier ZICCHINA (1er R.A.) Société d'histoire des quatre cantons, 2004
- Carnet de route de François ENGELBACH (Régiment d'Artillerie) Lien